

Littérature et mondanité

REPÈRES ET CHRONOLOGIE

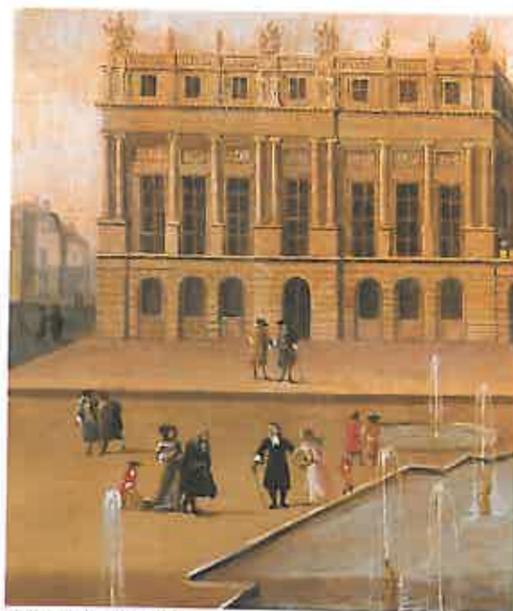
Une littérature de l'honnête homme

La société classique a donné lieu à une grande diversité de genres littéraires qui sont le reflet de la vie mondaine de l'époque : les maximes, les lettres et les mémoires sont de ceux-là. Tous se caractérisent par la recherche d'une **expression sincère de la personnalité**.

Le terme qui définissait l'idéal de sociabilité au XVII^e siècle est celui d'« **honnêteté** ». Cette notion est importante pour la littérature, car elle attribue au langage une place centrale : l'honnête homme est celui qui maîtrise la parole avec élégance. Nicolas Faret, le théoricien de l'honnêteté (*L'Honnête homme*, 1630) a consacré la moitié de son ouvrage à cet aspect. Étendue à toute la société mondaine, c'est une véritable rhétorique des comportements que définit l'honnêteté, et réciproquement, c'est dans le langage que vont se refléter ces valeurs hautement sociales. C'est ce que le Chevalier de Méré (1607-1684) et le père jésuite Bouhours (1628-1702) mettront en théorie dans leurs livres.

La diversité des genres

Des genres spécifiques se développent alors, dans le cadre du commerce mondain. La maxime cultive l'art du fragment et donne à la brièveté une valeur suprême, faite d'humour et d'esprit ; elle attend de son public une réaction et implique une lecture active. Autre lieu d'échange par excellence, la lettre prolonge la conversation orale et permet une libre expression de la personnalité. Enfin, centrés sur le destin d'une vie, mais riches de tous les genres narratifs en prose, les mémoires apparaissent comme un carrefour, où sincérité, histoire et morale se croisent.



Château de Versailles, côté jardin, École française du XVII^e siècle.

- 1630 N. FARET : *L'Honnête homme ou l'art de plaire à la Cour*.
- 1648 • 1652 La Fronde.
- 1664 LA ROCHEFOUCAULD : *Maximes*.
- 1668 MÉRÉ : *Les Conversations*.
- 1669 Début de la correspondance de MME DE SÉVIGNÉ avec sa fille.
- 1671 BOUHOURS : *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*.
- 1675 RETZ commence à rédiger ses *Mémoires*.
- 1677 MÉRÉ : *Discours*.
- 1678 MME DE SABLÉ : *Maximes*.
- 1682 MÉRÉ : *Lettres*.
- 1687 BOUHOURS : *La Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*.
- 1717 RETZ : *Mémoires*, (édition posthume).
- 1726 MME DE SÉVIGNÉ : *Lettres* (édition posthume).
- 1737 LA ROCHEFOUCAULD : *Réflexions diverses*.

1. DU SALON AU LIVRE : LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680)

L'AUTEUR

Un aristocrate frondeur

François VI de La Rochefoucauld est devenu moraliste à la suite d'une carrière mouvementée. Dès sa jeunesse, il se livre avec délices à l'amour et à l'ambition, intrigue contre Richelieu et veut enlever Mlle de Hautefort qui était aimée de Louis XIII. Il s'engage dans la Fronde pour les beaux yeux de Mme de Longueville, la sœur de Condé. L'écrasement du parti des Princes lui vaut la ruine et l'exil de Paris jusqu'en 1656.

Un philosophe mondain

Cette époque marque aussi la fin de son ambition politique. La méditation et l'écriture vont désormais remplacer l'action. Il écrit ses *Mémoires* pour justifier sa conduite. Mais en réalité le cœur de sa réflexion se trouve dans son œuvre apparemment la plus impersonnelle : les *Maximes*. Il en entreprend la rédaction à partir de 1658. Le milieu qu'il fréquente alors est favorable à cet exercice de style : il est proche de la marquise de Sablé, qui habite à côté de Port-Royal, et échange avec elle lettres et billets où ils confrontent tous deux leurs « belles sentences » et réflexions morales. C'est ainsi que peu à peu s'affirme son génie et se constitue le recueil de maximes. De plus, son intendant qui est aussi son conseiller, se trouve être l'oratorien Jacques Esprit (1611-1678), académicien depuis 1639 et janséniste notoire. L'homme tel qu'il apparaît dans les *Maximes* sera donc jugé à la lumière du jansénisme, qui régnait dans ce milieu lettré et profondément chrétien des grands mondains gravitant dans l'orbe de Port-Royal.

L'ŒUVRE - ÉTUDE

Maximes (1664)

Les *Maximes* visent à démasquer les vertus apparentes, telles qu'elles sont enseignées par les « fausses » sagesse de l'Antiquité. L'augustinisme sévère des jansénistes remettait alors en cause l'apport essentiel de la Renaissance, qui croyait en la sagesse antique. Les « vertus » humaines ne sont pour La Rochefoucauld que des « vices déguisés », et le grand responsable est l'amour-propre véritable « corrupteur de la raison ».

Pour démasquer cet amour-propre qui se cache derrière chacun de nos actes, La Rochefoucauld a choisi la maxime, car son mécanisme, fait de symétries et d'oppositions, est idéal pour retourner les apparences et mettre en lumière les contradictions de la nature humaine.

La description précise de ce mal, sous tous ses aspects (amitié, amour, honneur, mérite, louange, etc.), conduit à un pessimisme radical qui contraste avec le parti pris esthétique et le goût de la perfection formelle qui dominent ce recueil.

La composition du recueil est très libre : après une brève série de maximes sur l'amour-propre, La Rochefoucauld décrit les diverses passions qui habitent l'homme ; les thèmes s'entrecroisent et reviennent (l'intérêt, l'orgueil, la fausse constance, l'ambition, etc.). Peu de séries longues, plutôt une rapide suite de variations sur un même thème (au plus deux ou trois maximes d'affilée) : on ne s'attarde pas, de peur de lasser. Cet art, qui masque l'ordre sous une apparente improvisation, répond parfaitement à l'idéal social et mondain du genre, qui prétend être un juste reflet de la conversation, avec son naturel et sa part de « négligence ».

■ L'amour-propre ■
et l'origine des passions

LA ROCHEFOUCAULD
Maximes
■ (1664)

Ces onze maximes sont les premières de l'édition définitive des Maximes. Elles ouvrent d'emblée le champ à la question centrale qui intéresse La Rochefoucauld : l'amour-propre et les passions humaines qu'il engendre.

1
Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers intérêts, que la fortune ou notre industrie savent arranger ; et ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillants et que les femmes sont chastes.

2
5 L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

3
Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

4
L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

5
10 La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie.

6
La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles.

7
15 Ces grandes et éclatantes actions qui éblouissent les yeux sont représentées par les politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions. Ainsi la guerre d'Auguste et d'Antoine¹, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avaient de se rendre maîtres du monde, n'était peut-être qu'un effet de la jalousie.

8
20 Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infaillibles ; et l'homme le plus simple qui a de la passion persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point.

1. Lors des guerres civiles de Rome, qui virent l'accession d'Auguste à l'Empire romain (31-30 av. J.-C.).

2. Générosité excessive.

La Fronde, Combat au Faubourg Saint-Antoine. École française du XVII^e siècle. Versailles.



9
Les passions ont une injustice et un propre intérêt qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et qu'on s'en doit défier lors même qu'elles paraissent les plus raisonnables.

10
25 Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

11
Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires. L'avarice produit quelquefois la prodigalité², et la prodigalité l'avarice ; on est souvent ferme par faiblesse, et audacieux par timidité.

LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes* (1664)

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Sens et mouvement du texte

1. Comment est orchestré cet ensemble de maximes ? Y a-t-il ou non transition de l'une à l'autre ?
2. Comment passe-t-on de l'amour-propre aux « passions » ? Quel est le rapport du premier avec les secondes ? Comment est-ce suggéré ?
3. Quelle valeur prend la *Maxime* 8, si on la considère par rapport à l'entreprise littéraire de La Rochefoucauld ?
4. Quels sont les exemples utilisés par l'auteur ?

Sont-ils tous sur le même plan ? Quel effet produisent-ils dans le contexte général de la sentence morale ?

5. Relevez tous les termes (pronoms, substantifs, etc.) qui lient étroitement les passions à la nature humaine.

Le jeu formel

1. Relevez les principales figures de rhétorique sur lesquelles reposent ces *Maximes*.
2. Analysez le procédé de restriction* : en quoi consiste-t-il ? Quel est son effet ?
3. Montrez comment La Rochefoucauld joue sur les définitions de termes et l'art des *distinguo*^{*}.

■ La jalousie et l'orgueil ■

LA ROCHEFOUCAULD
Maximes
(1664)

La Rochefoucauld passe en revue les principaux défauts de la nature humaine ; parmi eux, deux dénaturent particulièrement les relations humaines : la jalousie et l'orgueil.

26

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

27

On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles ; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

28

La jalousie est en quelque manière juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous appartenir ; au lieu que l'envie est une fureur¹ qui ne peut souffrir le bien des autres.

29

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.

30

10 Nous avons plus de force que de volonté ; et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

31

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

32

15 La jalousie se nourrit dans les doutes, et elle devient fureur, ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude.

33

L'orgueil se dédommage toujours et ne perd rien lors même qu'il renonce à la vanité.

34

20 Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

35

L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de le mettre au jour.

36

25 Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections.

37

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes ; et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts.

LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes* (1664)



Noël Coypel, *Réprobation de Caïn après la mort d'Abel*, XVII^e siècle. Paris. Musée du Louvre.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Sens et mouvement du texte

1. Est-ce que cette suite a sens ? Quel type d'alternance respecte l'auteur d'une maxime à l'autre ?
2. Observez la *Maxime* 26 : est-elle du même ordre que les autres ? Quelle est sa signification ?
3. L'homme agit-il pour les autres, ou pour lui ? Est-il défini ici comme un animal social, ou non ? Quelle importance cela a-t-il dans le contexte mondain où écrit La Rochefoucauld ?

Le style

1. Étudiez l'art de l'anlithèse dans ces *Maximes*.

2. Relevez les procédés d'équivalence, de comparaison, de gradation. Dans quel but La Rochefoucauld utilise-t-il ces moyens syntaxiques ?
3. Étudiez les champs sémantiques* mis en valeur ici : à quel domaine appartiennent-ils ?

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Étude comparée

- Dans quelle mesure retrouve-t-on ici des points de vue proches de ceux que développe Pascal dans ses *Pensées* (voir p. 211) ?

2. DE LA VIE VÉCUE À LA VIE RÊVÉE : LE CARDINAL DE RETZ (1613-1679)

Un ecclésiastique à vocation politique

Jean-François Paul de Gondi, voué à l'état ecclésiastique, devait succéder à son oncle, l'archevêque de Paris. Mais lorsque la Fronde éclate en 1648, Gondi (qui n'est pas encore cardinal de Retz) ne veut pas demeurer un témoin, il veut en être un grand acteur. Le pouvoir qu'il a alors sur les esprits (et sur les paroisses de Paris) lui donne un poids réel sur les événements.

L'échec du Frondeur

Son rêve politique d'un équilibre des pouvoirs, face à la montée en puissance de l'absolutisme, ne verra pas le jour. Le triomphe de Mazarin signifie sa défaite, définitive et sans appel. Nommé cardinal le 19 février 1652, il sera arrêté le 19 décembre ; il s'évade de prison en août 1654, et mène une vie errante à travers l'Europe jusqu'en décembre 1661, où il se soumet au pouvoir royal.

L'écrivain de sa propre vie

Retiré à Commercy, il a encore l'occasion d'intervenir dans les affaires de l'Église, notamment pour soutenir les jansénistes.

Mais il va surtout se consacrer à la rédaction de ses *Mémoires* (1675-1677) à l'instigation de ses amis, particulièrement Mme de Sévigné, qui est sans doute la destinataire de l'ouvrage.

L'ŒUVRE - ÉTUDE

Mémoires (édition posthume, 1717)

Les *Mémoires* se présentent comme la défense d'un conspirateur qui a échoué : Retz cherche à déterminer, après coup, les principales raisons de son échec. Son originalité est de bâtir son récit comme la « vie d'un homme illustre », à la façon de Plutarque, dont il se réclame. Son autre grand modèle est César, qui a su si bien se mettre en scène dans sa *Guerre des Gaules*. L'échec dans la vie réelle conduit Retz à reconstruire littérairement cette vie : sa réussite sera celle de sa plume.

Le charme des *Mémoires* repose d'ailleurs en grande partie sur la maîtrise littéraire de l'auteur ; il utilise souvent le ton épistolaire de la confidence pour s'adresser à une destinataire réelle. Retz insère aussi de nombreuses réflexions, véritables maximes de morale politique en action, et il ne craint pas de suggérer certains tableaux d'histoire. Les portraits, notamment, donnent lieu à une véritable « galerie ».

Les *Mémoires* retracent la vie de Retz jusqu'en 1655. La première partie, très brève, retrace sa jeunesse, de 1613 à 1643 ; la seconde partie, de loin la plus longue, couvre les années 1643-1654 : c'est le récit de la Fronde, du rôle que l'auteur y joue, et de son échec. Cette partie s'achève sur son évvasion de prison et son voyage vers l'Italie, à travers l'Espagne. La troisième partie est, elle aussi, très brève ; elle couvre quelques mois seulement (de novembre 1654 à mai 1655), et décrit sa situation à Rome.



Rubens, *Le débarquement de Marie de Médicis, le 3 novembre 1600*. Paris, Musée du Louvre.

■ Une galerie de portraits ■

CARDINAL DE RETZ
Mémoires
(1717)

Passage célèbre des *Mémoires*, où Retz s'amuse à « croquer » les principaux acteurs de la Fronde, cette évocation répond à la mode du portrait mondain qui régnait dans les années 1650. Retz épouse le goût psychologique de l'époque pour évoquer, non sans humour et familiarité, des personnages historiques : il s'adressait à une dame plus jeune que ne les avait pas forcément connus.

La Reine avait, plus que personne que j'aie jamais vu, de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sottise à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manières que de fond, plus d'inapplication à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité¹ que de tout ce que dessus.

10 M. le duc d'Orléans² avait, à l'exception du courage, tout ce qui était nécessaire à un honnête homme ; mais comme il n'avait rien, sans exception, de tout ce qui peut distinguer un grand homme, il ne trouvait rien dans lui-même qui pût ni suppléer ni même soutenir sa faiblesse. Comme elle régnait dans son cœur par la frayeur, et dans son esprit par l'irrésolution, elle 15 salit tout le cours de sa vie. Il entra dans toutes les affaires, parce qu'il n'avait

1. Incompétence.
2. Gaston d'Orléans, le frère de Louis XIII.
3. Le Grand Condé.
4. Célèbre chef militaire espagnol.
5. Aux décisions du Conseil royal.
6. Grand noble du temps de Henri II, qui s'était distingué à la guerre et en politique.
7. Le chef de la Ligue, Henri de Guise, qui fit assassiner le roi Henri III.
8. L'intrigue politique.

pas la force de résister à ceux qui l'y entraînaient pour leurs intérêts ; il n'en sortit jamais qu'avec honte, parce qu'il n'avait pas le courage de les soutenir. Cet ombrage amortit, dès sa jeunesse, en lui les couleurs même les plus vives et les plus gaies, qui devaient briller naturellement dans un esprit beau et éclairé, dans un enjouement aimable, dans une intention très bonne, dans un désintéressement complet et dans une facilité de mœurs incroyable.

Monsieur le Prince³ est né capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César et à Spinola⁴. Il a égalé le premier ; il a passé le second. L'intrépidité est l'un des moindres traits de son caractère. La nature lui avait fait l'esprit aussi grand que le cœur. La fortune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second toute son étendue ; la naissance, ou plutôt l'éducation, dans une maison attachée et soumise au cabinet⁵, a donné des bornes trop étroites au premier. L'on ne lui a pas inspiré d'assez bonne heure les grandes et générales maximes, qui sont celles qui font et qui forment ce que l'on appelle l'esprit de suite. Il n'a pas eu le temps de les prendre par lui-même, parce qu'il a été prévenu, dès sa jeunesse, par la chute imprévue des grandes affaires et par l'habitude au bonheur. Ce défaut a fait qu'avec l'âme du monde la moins méchante, il a fait des injustices ; qu'avec le cœur d'Alexandre, il n'a pas été exempt, il est tombé dans des imprudences ; qu'ayant toutes les qualités de François de Guise⁶, il n'a pas servi l'État, en de certaines occasions, aussi bien qu'il le devait ; et qu'ayant toutes celles de Henri⁷ du même nom, il n'a pas poussé la faction⁸ où il le pouvait. Il n'a pu remplir son mérite, c'est un défaut ; mais il est rare, mais il est beau.

CARDINAL DE RETZ, *Mémoires* (éd. posthume, 1717)

LECTURE MÉTHODIQUE

Les personnages

Le portrait de la Reine.

1. Analysez la gradation que suit Retz. Quelles sont les valeurs qu'il oppose systématiquement ? Comment passe-t-il d'une qualité évoquée à un défaut qui en approche ?
2. Quelles sont les vertus d'un bon monarque d'après ce portrait ?
3. Sur quel défaut culmine ce portrait ? En quoi explique-t-il après coup l'ensemble des reproches que Retz adresse à la reine ?

Le duc d'Orléans.

1. Notez les variations des procédés par rapport au portrait de la Reine : comment procède cette fois le mémorialiste ?
2. Analysez le jeu sur le mot « exception » : que nous fait-il pressentir sur le tempérament dominant du prince ?
3. Étudiez l'usage des négations ; à quoi aboutit ce procédé ? Le personnage est-il défini positivement ?
4. L'art de la définition : montrez comment Retz opère par *distinguo*^{*}. Quelles sont les qualités considérées comme bonnes pour un Prince ? Comment apparaît le duc d'Orléans en définitive ?

Le Grand Condé.

1. Un héros dans l'histoire : étudiez la façon dont Retz place le Prince de Condé dans une perspective historique. Quel auteur antique a utilisé ce type de « parallèle » ? Quel est l'effet obtenu en fin de compte ?
2. Naissance, fortune, nature, éducation : quelle est la valeur de chacun de ces termes ? Qu'est-ce qui distingue normalement un aristocrate de sang ? Est-ce le cas ici ?
3. Quels défauts Retz concède-t-il à Condé ? En quoi est-ce important de ne pas construire un personnage entièrement positif ? Quelle valeur cela donne-t-il au témoignage de Retz ? Pourquoi faut-il défendre Condé ? Qu'a-t-il fait pendant la Fronde ?
4. À quel idéal héroïque peut-on songer ici ? Quelles œuvres littéraires pouvaient inspirer Retz ?

AU-DELÀ DU TEXTE

Étude comparée

- Comparez le portrait de Condé avec celui que La Bruyère en fait dans les *Caractères* (« Émile », dans le chap. « Du Mérite personnel », § 32). Quels procédés rappellent ici ceux des *Maximes* de La Rochefoucauld ?

3. DE LA VIE PRIVÉE AU TEXTE PUBLIC : MME DE SÉVIGNÉ (1626-1696)

L'AUTEUR

Une femme du monde

La marquise de Sévigné, née Marie de Rabutin-Chantal, et mariée en 1644 à Henri de Sévigné, s'est très tôt distinguée : cultivée (elle connaissait l'italien et l'espagnol), elle a brillé dans les milieux mondains à Paris. Son premier correspondant fut son cousin Roger de Rabutin, comte de Bussy (1618-1693).

Une mère affectueuse

Mais l'originalité de sa correspondance est de n'avoir plus pour seul objectif le milieu mondain, comme c'est le cas pour Balzac ou Voiture. La séparation d'avec sa fille, Mme de Grignan, qui part rejoindre son mari en Provence en 1671, est à l'origine de cet échange épistolaire qui ne cessera qu'avec sa mort, au rythme régulier de trois lettres par semaine.

Un écrivain découvert après sa mort

L'autre trait original de son « œuvre » est qu'elle n'a pas été diffusée ni connue au xvii^e siècle. Mme de Sévigné, même si elle adorait écrire, n'a pas cherché à atteindre un grand public. Ses proches connaissaient ses lettres et les appréciaient ; une partie sera publiée en 1697, dans l'édition des *Lettres* de Bussy ; mais il faudra attendre 1726 pour voir paraître la première édition collective des *Lettres* de Mme de Sévigné.

L'ŒUVRE - ÉTUDE

Lettres (1726, publication posthume)

Il nous reste plus d'un millier de lettres de Mme de Sévigné. Les toutes premières datent de la fin des années 1640, mais le débit en devient régulier à partir de la fin des années 1660, et se stabilise à partir de 1671, quand Mme de Grignan quitte sa mère pour aller en Provence. La dernière lettre date du 29 mars 1696, c'est-à-dire une quinzaine de jours avant sa mort (17 avril 1696).

■ Le mariage de Mademoiselle ■

MME DE SÉVIGNÉ
Lettres
(1726)

Un des aspects séduisants de la correspondance de Mme de Sévigné réside dans la chronique mondaine qu'elle tient de la vie de Cour. Le scandale de ce mariage manqué entre un des plus beaux partis de la cour (Mademoiselle était la fille de Gaston d'Orléans) et le comte de Lauzun donne lieu à une lettre d'une rare vivacité, où la joie du dialogue et l'amusement littéraire dominent largement.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante¹, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus digne d'envie : enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés², encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris (comment la pourrait-on croire à Lyon³ ?) ; une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie Mme de Rohan et Mme d'Hauterive⁴ ;
10 une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlué ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-là : je vous la donne en trois.

1. Stupéfiante.
2. Celui de Marie d'Angleterre qui, devenue veuve de Louis XIII, épousa un simple duc.
3. Résidence des Coulanges.
4. Deux grandes dames qui s'étaient mésallées.



Anne-Marie-Louise d'Orléans, dite La Grande Mademoiselle, portrait attribué à J. Werner, XVII^e siècle. Versailles.

5. Favorite du roi.
6. Nièce du cardinal.
7. Fille du ministre.
8. Fille du duc de Créquy (tous ces partis sont trop beaux pour un Lauzun, petit cadet de Gascogne).
9. Titre donné au frère du roi, ici de Louis XIII.
10. Les plus beaux titres de « Mademoiselle ».
11. Frère de Louis XIV, veuf depuis six mois.
12. Peu spirituel.
13. Le courrier ordinaire de Paris à Lyon.

Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix ; je vous le donne en cent. Mme de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Mme de la Vallière⁵. – Point du tout, Madame. – C'est donc Mlle de Retz⁶ ? – Point du tout, vous êtes bien provinciale. – Vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert⁷ ? – Encore moins. – C'est assurément Mlle de Créquy⁸ ? – Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de... Mademoiselle... devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle, la grande Mademoiselle ; Mademoiselle, fille de feu Monsieur⁹ ; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV ; mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans¹⁰ ; Mademoiselle, cousine germaine du Roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur¹¹. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade¹² à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures : nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire¹³ vous feront savoir si nous disons vrai ou non.

À Paris, ce lundi 15^e décembre 1670
MME DE SÉVIGNÉ, Lettres

■ LECTURE MÉTHODIQUE

L'art de l'épistolière

1. Comment Mme de Sévigné maintient-elle le lecteur en haleine ? Étudiez l'accumulation des termes qui dénotent la bizarrerie du fait annoncé. En quoi la forme rejoint-elle ici le fond ?
2. L'art de l'énigme était un jeu mondain (pratiqué souvent en poésie) : relevez les traits qui font de cette lettre un jeu de ce type.
3. En quoi la série d'hypothèses prêtée à son cor-

respondant (M. de Coulanges) est-elle drôle ? Étudiez le procédé qui permet d'introduire un dialogue ; montrez en quoi il permet d'animer le ton de la lettre.

4. Relevez les expressions et les tours familiers : quels effets produisent-ils ?
5. Comment l'auteur joue-t-il sur le nom de Mademoiselle ? Pourquoi ? Étudiez l'accumulation des titres de la princesse : quelle fonction ont-ils ?
6. Quel est le sens de l'hypothèse finale ? Quel effet d'attente produit-elle ? Montrez en quoi cela suscite un dialogue avec le lointain correspondant.

■ L'amour d'une mère ■

MME DE SÉVIGNÉ
Lettres
(1726)

Un des sentiments les plus frappants qui anime la correspondance de Mme de Sévigné est sans aucun doute la force de l'amour qu'elle porte à sa fille, Mme de Grignan, et la variété d'expressions qu'elle trouve pour en témoigner. L'art de Mme de Sévigné a cet avantage sur l'art épistolaire de son temps, d'être l'interprète d'un sentiment vécu et douloureusement ressenti : la séparation et la solitude donnent à l'épistolière l'envie de combler le vide de l'absence, de recréer le dialogue au fil de la lettre.

Ma douleur serait bien médiocre¹ si je pouvais vous la dépeindre ; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie², toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme ; et en effet, quelle rude séparation ! Je demandai la liberté d'être seule ; on me mena dans la chambre de Mme du Housset, on me fit du feu ; Agnès³ me regardait sans me parler, c'était notre marché ; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisaient mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez Mme de La Fayette, qui redoubla mes douleurs par la part qu'elle y prit. Elle était seule, et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse : elle était comme je la pouvais désirer. M. de La Rochefoucauld y vint ; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à *Merlusine*⁴. Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez Mme de La Fayette ; mais en entrant ici, bon Dieu ! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré ? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas ! j'en trouvais les portes ouvertes ; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre pauvre petite fille⁵ qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris ? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec Mme de La Troche à l'Arsenal. Le soir, je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers transports, et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles ; car pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici. Toute ma lettre serait pleine de compliments⁶ si je voulais...

À Paris, ce vendredi 6^e février 1671

MME DE SÉVIGNÉ, *Lettres*

- 1. Moyenne, ordinaire.
- 2. Couvent de la Visitation (où avait été élevée un temps Françoise-Marguerite).
- 3. Une religieuse qui connaissait la comtesse.
- 4. Sobriquet (nom d'une méchante fée) donnée à une « amie » qui avait mérité de Mme de Grignan.
- 5. Restée à Paris avec sa grand-mère.
- 6. Les regrets exprimés par les amis à l'occasion du départ de la comtesse.



La comtesse de Grignan par Pierre Mignard, XVII^e siècle. Paris, Musée Carnavalet.



La marquise de Sévigné, École française du XVII^e siècle. Versailles.

LECTURE MÉTHODIQUE

Au fil du texte

1. Analysez le renoncement initial : en quoi est-ce étonnant ? Quel est l'argument qu'utilise Mme de Sévigné pour se justifier ? Comment va-t-elle en définitive procéder pour « dépeindre » sa douleur ?
2. Étudiez comment elle entre brutalement dans la narration de ses activités. Quel effet produit l'expression « toujours pleurant et toujours mourant » ? Relevez tous les termes qui assimilent cette séparation à une mort.
3. Comment peut-on comprendre l'expression « comme je la pouvais désirer » ? Montrez comment

Mme de Sévigné, dans son chagrin, recherche partout un climat qui soit en sympathie avec cet état d'âme.

4. Analysez le jeu des interrogations et des exclamations : de quoi témoigne-t-il ? Comment Mme de Sévigné fait-elle entrer son caractère passionné dans le texte ?
5. Comment en vient-elle peu à peu à son état présent ? Pourquoi retrace-t-elle tout ce parcours temporel ? Quel sens a le temps dans ce contexte ?
6. Quelle est la valeur du brutal passage au futur à la fin du texte ? En quoi Mme de Sévigné, par sa narration au jour le jour, continue-t-elle à associer sa fille à toutes ses activités, comme si elle était encore présente ?

REGARD SUR UNE CORRESPONDANCE

UNE CONVERSATION À DISTANCE

La lettre, telle que la conçoit la marquise, est très proche de l'idéal de naturel et de conversation dont rêvaient Balzac et Voiture. La marquise elle-même dit que son style est « si négligé qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour s'en pouvoir accommoder ». Elle a l'art de mettre en scène ce naturel, en mêlant familièrement les tons, en écrivant pour le plaisir d'écrire. Elle aime à citer des proverbes, ce qui ajoute à la **spontanéité** et au **naturel**, et renoue avec l'idéal d'une raillerie de bon ton, du « **badinage galant** » dont Voiture passait pour le parfait représentant. Parler de soi exige d'ailleurs toutes ces précautions, de peur d'ennuyer le destinataire, constamment présent et évoqué dans la lettre elle-même.

LE TÉMOIGNAGE D'UNE ÉPOQUE

Un autre aspect de cette correspondance est la documentation qu'elle apporte au lecteur moderne : la marquise adorait en effet faire la chronique mondaine de son cercle, ou de la Cour, lorsqu'elle était à Paris. Aux impressions personnelles se mêlent une foule d'**anecdotes**, auxquelles s'ajoutent les échos des grands **événements historiques** (la mort de Turenne en juillet-août 1675 ; les campagnes de Condé, sa mort et les oraisons funèbres qui ont suivi, en 1686). On voit aussi une marquise soucieuse de ses biens et de l'intendance de sa maison, faisant ses comptes avec rigueur, demandant des nouvelles d'une ferme ou d'un bail.

LA PASSION D'UNE ÂME

Mais la diversité des sujets et des tons trouve son unité dans la **passion profonde de l'épistolière pour sa fille** ; peu d'écrivains auront su maîtriser si bien l'art épistolaire, au point de le porter au rang d'œuvre littéraire.

REGARDS D'UN THÉORICIEN : LE PÈRE BOUHOURS (1628-1702)

Le père Dominique Bouhours (1628-1702), est l'auteur de nombreux traités qui touchent autant à l'esthétique qu'à la grammaire ; linguiste dans ses Remarques nouvelles sur la langue française (1675), il est critique littéraire dans les Pensées ingénieuses des Anciens et des Modernes (1689).

Pour Bouhours, bien penser est avant tout une élégance, une marque du « bel esprit » ; il développera cette idée dans ses Entretiens d'Ariste et d'Eugène (1671). C'est un dialogue, qui présente avec nuance les points de vue de deux amis sur la littérature et la langue. Il reprendra l'art du dialogue dans la Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit, qui est sa deuxième œuvre importante de critique (1687).

Cette forme convient particulièrement à l'esthétique mondaine qui n'aime pas l'exposé dogmatique et préfère la forme de la conversation.

Le Bel Esprit

Au reste, il ne suffit pas, pour avoir l'esprit beau, de l'avoir solide, pénétrant, délicat, fertile, juste, universel ; il faut encore y avoir une certaine clarté que tous les grands génies n'ont pas. Car il y en a qui sont naturellement obscurs, et qui affectent même de l'être : la plupart de leurs pensées sont autant d'énigmes et de mystères ; leur langage est une espèce de chiffre ; on n'y comprend presque rien qu'à force de deviner. Gracian¹ est parmi les Espagnols modernes un de ces génies incompréhensibles : il a beaucoup d'élévation, de subtilité, de force, et même de bon sens ; mais on ne sait le plus souvent ce qu'il veut dire, et il ne le sait pas peut-être lui-même. Quelques-uns de ses ouvrages ne semblent être faits que pour n'être point entendus.

Cependant il ne doit y avoir ni obscurité ni embarras dans tout ce qui part d'un bel esprit : ses pensées, ses expressions doivent être si nobles et si nettes que les intelligents l'admirent et que les plus simples l'entendent. Malherbe, qui était sans doute un beau génie, tâchoit surtout de donner ce caractère de netteté à tout ce qu'il faisait, et vous savez que, quand il avait composé un ouvrage, il le lisait à sa servante avant que de le montrer aux gens de

Cour, pour connaître s'il avait bien réussi, croyant que les pièces d'esprit n'avaient pas leur entière perfection si elles n'étaient remplies d'une certaine beauté qui se fait sentir aux personnes même les plus grossières. Vous voyez bien que cette beauté doit être simple et naïve, sans fard et sans artifice, pour faire son effet ; et vous devez juger par là de ces esprits qui ne sont point naturels, qui sont toujours guindés, et qui ne veulent jamais rien dire qui ne surprenne et qui n'éblouisse.

Père Dominique BOUHOURS, *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671)

Le Je-ne-sais-quoi

Les pièces délicates en prose et en vers ont je ne sais quoi de poli et d'honnête qui en fait presque tout le prix et qui consiste dans cet air du monde, dans cette teinture d'urbanité, que Cicéron ne sait comment définir. Il y a de grandes beautés dans les livres de Balzac ; ce sont des beautés régulières qui plaisent beaucoup, mais il faut avouer que les ouvrages de Voiture, qui ont ces charmes secrets, ces grâces fines et cachées dont nous parlons, plaisent infiniment davantage.

Passons outre, mon cher Eugène, et disons encore que, quand on fera un peu de réflexion sur les choses de ce monde que nous admirons le plus, on verra que ce qui nous les fait admirer, c'est je-ne-sais-quoi qui nous surprend, qui nous éblouit et qui nous enchante. On verra même que le je-ne-sais-quoi est, à le bien prendre, l'objet de la plupart de nos passions. Outre l'amour et la haine qui donnent le branle à tous les mouvements du cœur, le désir et l'espérance, qui occupent toute la vie des hommes, n'ont presque point d'autre fondement. Car enfin nous désirons et nous espérons toujours, parce qu'il y a toujours au-delà du but que nous nous sommes proposés¹ je ne sais quoi où nous aspirons sans cesse et où nous ne parvenons jamais ; et de là vient que nous ne sommes jamais contents dans la jouissance des choses que nous avons souhaitées le plus ardemment.

Père Dominique BOUHOURS, *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671)

Langage et comportement

Au XVII^e siècle, les grands aristocrates veulent acquérir une **éloquence naturelle** susceptible de rivaliser avec l'idéal de la conversation mondaine des « honnêtes gens ». Derrière un langage apparemment spontané se cache une savante élaboration qui doit rester invisible : il s'agit, comme c'est le cas dans les salons, de « plaire » par cette forme d'élégance, à l'image d'un certain comportement social, raffiné sans ostentation. Le langage peut encore expliquer et incarner des comportements passés, comme on le voit chez Retz (il sert alors de compensation à un idéal déçu), ou susciter la présence d'un destinataire absent (chez Mme de Sévigné).

Littérature et morale

Les salons favorisent les rencontres et les échanges entre les écrivains et les gens du grand monde. Aussi l'activité littéraire se développe-t-elle dans un milieu aristocrate, chez des personnalités qui possèdent un style remarquable et se plaisent à rivaliser d'esprit, sans appartenir à la catégorie des écrivains professionnels. La littérature ainsi créée véhicule une morale exigeante fondée sur la bienséance et le savoir-vivre d'une société cultivée. Ces « moralistes » avant la lettre portent un regard attentif sur les hommes et sur les événements, dans le but de mieux comprendre la nature humaine, à la lumière des expériences vécues : ils essaient de montrer la difficulté de cette entreprise, tout en se gardant de rédiger des traités qui risqueraient de les assimiler à des pédants. Ils se situent donc à la frontière entre philosophie, morale et littérature.

Des formes ouvertes

Maximes, lettres, mémoires, autant de formes ouvertes aux structures variées permettant d'accueillir les sujets et les registres de ton les plus divers. Cette grande liberté formelle (portraits, croquis, dialogues, narrations, sentences) laisse à la pensée le loisir de vagabonder sous la plume avec une savante spontanéité. Elle favorise l'expansion d'un style vivant qui allie le don du récit à l'art de la pointe¹ et au goût de la formule, dans un bonheur d'écriture rarement égalé. Le lecteur, séduit par le jeu des paradoxes et de l'ironie qui appelle sa connivence, se retrouve complice d'un auteur avec lequel il partage une aristocratie de l'esprit réservée à l'élite intellectuelle et mondaine. Le souci de perfection formelle suscite chez lui un plaisir esthétique raffiné et variable à l'infini.

▪ Mots-clés ▪

Amour-propre. V. LA ROCHEFOUCAULD. C'est l'amour de soi-même que les théologiens chrétiens (saint Augustin) ont constamment dénoncé. Chez les moralistes mondains, il est critiqué comme un obstacle à la sociabilité et à la vraie charité.

Habile. Le mot avait souvent le sens au XVII^e siècle d'« intelligent » et de « cultivé » (par opposition à « ignorant »).

Politesse. C'est la notion centrale de toute vie mondaine : elle est marque d'élégance, de culture, ce qui permet aux hommes de vivre ensemble. Elle équivaut à notre idée de « civilisation ».

Goût. Notion élaborée à l'époque classique, le « goût » qui signifie à l'origine le plaisir causé par quelque chose, devient peu à peu la valeur centrale de tout jugement esthétique et littéraire.

▪ Citations ▪

LA ROCHEFOUCAULD

• La morale :

« La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates. » (*Maxime* 99)

« L'esprit est toujours la dupe du cœur. » (*Maxime* 102)

« L'orgueil ne veut pas vouloir, et l'amour-propre ne veut pas payer. » (*Maxime* 228)

• L'esthétique :

« Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit. » (*Maxime* 258)

« L'éducation que l'on donne d'ordinaire aux jeunes gens est un second amour-propre qu'on leur inspire. » (*Maxime* 261)

« La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut. » (*Maxime* 250)

RETZ

• La prudence politique :

« Les extrêmes sont toujours fâcheux ; mais ils sont sages quand ils sont nécessaires. » (*Mémoires*, 2^e partie)

« Il n'y a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif, et le chef-d'œuvre de la bonne conduite est de connaître et de prendre ce moment. » (*Mémoires*, 2^e partie)

MME DE SÉVIGNÉ

• L'amour maternel :

« Je songe mille fois le jour au temps où je vous voyais à toute heure. Hélas ! ma bonne, c'est bien moi qui dis cette chanson que vous me dites : *Hélas ! quand reviendra-t-il ce temps, bergère ?* Je le regrette tous les jours de ma vie, et j'en souhaiterais un pareil au prix de mon sang. » (*Lettre* du 12 juillet 1671)

▪ Éditions et Études ▪

LA ROCHEFOUCAULD : *Maximes*, par Jacques Truchet, Classiques Garnier, 1967 ; par Jean Lafond, Folio, n° 728 (avec les *Maximes* de Mme de Sablé).

RETZ : *Mémoires*, par Simone Bertière, Classiques Garnier, 1987 (2 vol.).

MME DE SÉVIGNÉ : *Correspondance*, par Roger Duchêne, La Pléiade, Gallimard, 1972-1978 (3 vol.).

Études

Jean Lafond : *La Rochefoucauld, augustinisme et littérature*, Klincksieck, 1977.

André Bertière : *Le Cardinal de Retz mémorialiste*, Klincksieck, 1977.
Simone Bertière : *La vie du Cardinal de Retz*, De Fallois, 1990.

Roger Duchêne : *Madame de Sévigné et la lettre d'amour*, Bordas, 1970.
Roger Duchêne : *Madame de Sévigné ou la chance d'être femme*, Fayard, 1982.

Galanterie et romanesque



Galanterie et romanesque : variations sur le sentiment amoureux

REPÈRES ET CHRONOLOGIE

Le refus des romans héroïques

Depuis Scarron et Furetière (voir p. 235), il était devenu habituel de se moquer du roman héroïque ; l'in vraisemblance, l'excès de merveilleux étaient désormais moins goûtés par le public. On réclamait un **réalisme plus vraisemblable**, qui passait par l'adoption d'une forme plus courte : la nouvelle. D'autre part, la remise en question des valeurs héroïques était peu à peu confirmée par la politique de Louis XIV (qui réduisait toutes les prétentions de l'aristocratie), aussi bien que par la pensée des moralistes. Comme au théâtre, où Racine l'emportait sur Corneille, le roman était témoin de la « démolition du héros ».

Un réalisme à hauteur d'homme

Les romanciers et les critiques avaient opposé à l'héroïsme un comique débridé et souvent farcesque, qui prétendait refléter le réel. Dans la génération classique, le réel n'est plus réduit à son aspect outrancier et ridicule : il devient sérieux, car il est **inspiré de la vérité historique**. La nouvelle, qui, comme son nom l'indique, tient plus de la chronique véritable que de la fiction, confirme cette recherche de réalisme.

Un « nouveau » roman

Cette esthétique nouvelle, pratiquée par Jean Regnault de Segrais (1624-1701), s'affirme avec la parution de *La Princesse de Clèves*, de Mme de La Fayette (1634-1693) : c'est un roman d'amour, mais ancré dans un contexte historique précis. Le problème qui se pose alors est celui du bon usage de l'histoire dans le domaine romanesque (jusqu'à où peut-on être infidèle à la vérité historique ?).

Aux confins des genres mondains

Une des caractéristiques de cette nouvelle écriture romanesque est son goût pour les formes qui « font vrai », comme les mémoires, l'histoire ou les lettres. En présentant la fiction comme un document brut, qu'il a découvert par hasard et qu'il veut simplement publier, le romancier joue subtilement avec le réel : on a ainsi cru pendant longtemps que les *Lettres de la religieuse portugaise* de Guilleragues étaient authentiques. Mme de Villedieu a feint de donner au public les *Mémoires* de son héroïne, Henriette-Sylvie de Molière.



Bal à la cour d'Henri III, anonyme flamand du XVII^e siècle.

- 1656 JEAN DE SEGRAIS : *Nouvelles françaises*.
- 1662 MME DE LA FAYETTE : *La Princesse de Montpensier*.
- 1665 BUSSY-RABUTIN : *Histoire amoureuse des Gaules*.
- 1669 GUILLERAGUES : *Lettres portugaises traduites en français*.
- 1670 MME DE LA FAYETTE : *Zaïde*.
- 1670 PIERRE-DANIEL HUET : *Traité sur l'origine des romans*.
- 1671 MME DE VILLEDIEU : *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*.

- 1674 SAINT-RÉAL : *Conjuration des Espagnols contre la République de Venise*.
- 1675 MME DE VILLEDIEU : *Les Désordres de l'Amour*.
- 1678 MME DE LA FAYETTE : *La Princesse de Clèves*.
- 1679 J.-A. DE CHARNES : *Conversations sur la critique de la Princesse de Clèves*.
- 1683 DU PLAISIR : *Sentiments sur les Lettres et sur l'Histoire*.
- 1684 MARANA : *L'Espion turc*.

1. LA FORTUNE DU ROMAN ÉPISTOLAIRE : GUILLERAGUES (1628-1685)

L'AUTEUR

Né à Bordeaux en 1628, Joseph de Lavergne, sieur de Guilleragues, a longtemps été au service du prince de Conti. Introduit dans les salons parisiens et les milieux littéraires, il s'installe à Paris en 1666, après la mort de son protecteur, et ne tarde pas à mettre au jour son œuvre unique, présentée comme un document authentique qu'il aurait traduit : *Les Lettres portugaises* (1669). Il est nommé ambassadeur à Constantinople en 1677 où il restera jusqu'à sa mort en 1685 ; il s'y liera avec Antoine Galland, le futur traducteur des *Mille et Une Nuits*.

L'ŒUVRE - ÉTUDE

Lettres portugaises traduites en français (1669)

Cet ouvrage connut un succès sans précédent, bien qu'il ne soit constitué que de cinq lettres, prétendument écrites par une religieuse portugaise délaissée par l'homme qu'elle aimait. Une bonne part de l'efficacité de la fiction tient à l'anonymat qu'a conservé l'auteur lors de la publication ; on prit ces lettres pour des documents authentiques, ce qui a largement contribué à leur succès. De plus, cet anonymat s'expliquait par le fait que Guilleragues, entré tout récemment au service du roi (en 1669), ne pouvait guère s'avouer l'auteur d'une correspondance amoureuse...

On s'intéressa à l'identité du destinataire, qu'on crut alors reconnaître en un certain Chamilly, gentilhomme qui avait pris part à une expédition au Portugal en 1663 ; les érudits tentèrent ensuite d'identifier la religieuse, que l'on tint (au XIX^e siècle) pour Mariana da Costa Alcoforado, religieuse d'un couvent de Beja. La vérité n'a été dévoilée que par les travaux de la critique moderne.

Chacune des lettres se présente comme un acte de tragédie (il y en a cinq, comme l'exige la tradition). On est frappé par la progression d'un lyrisme de plus en plus désespéré, qui accompagne les effets d'une passion dévorante : ces cinq lettres, qui se présentent comme un monologue, traduisent admirablement les incertitudes d'un cœur en proie aux désordres de l'amour. Que l'ouvrage fût une fiction prouve en tout cas le degré de perfection auquel on était parvenu dans l'analyse des sentiments : on n'est jamais loin de la puissance de Racine, dont Guilleragues était justement l'ami.

■ Une lettre d'amour ■

GUILLERAGUES
Lettres portugaises
■ (1669)

La première lettre ouvre le roman sur les thèmes majeurs du lyrisme amoureux : l'infortune amoureuse, l'abandon, la crainte de l'oubli. La passion y est déjà à son apogée, et l'absence est cruellement ressentie. Le destin, vécu dramatiquement par la jeune femme, anime l'élan de toute la lettre et prépare, en une majestueuse ouverture, les principaux motifs qui seront au cœur des lettres suivantes.

J'envoie mille fois le jour mes soupirs vers vous, ils vous cherchent en tous lieux, et ils ne me rapportent, pour toute récompense de tant d'inquiétudes, qu'un avertissement trop sincère que me donne ma mauvaise fortune¹, qui a la cruauté de ne souffrir pas que je me flatte², et qui me dit à tous moments : cesse, cesse, Mariane infortunée, de te consumer vainement, et de chercher un amant que tu ne verras jamais, qui a passé les mers pour te fuir, qui est en France au milieu des plaisirs, qui ne pense pas un seul moment à tes douleurs, et qui te dispense de tous ces transports desquels il ne te sait aucun gré. Mais non, je ne puis me résoudre à juger si injurieusement³ de vous, et je suis trop intéressée à vous justifier : je ne veux point m'imaginer que vous m'avez oubliée. Ne suis-je pas assez malheureuse sans me tourmenter par de faux soupçons ? Et pourquoi ferais-je des efforts pour ne me plus souvenir de tous les soins que vous avez pris de me témoigner de l'amour ? J'ai été si charmée⁴ de tous ces soins que je serais bien ingrate si je vous aimais avec les mêmes emportements que ma passion me donnait, quand je jouissais des témoignages de la vôtre. Comment se peut-il faire que les souvenirs des moments si agréables soient devenus si cruels ? Et faut-il que contre leur nature, ils ne servent qu'à tyranniser mon cœur ? Hélas ! votre dernière lettre le réduisit en un étrange état ; il eut des mouvements si sensibles⁵ qu'il fit, ce semble, des efforts pour se séparer de moi et pour vous aller trouver ; je fus si accablée de toutes ces émotions violentes, que je demeurai plus de trois heures abandonnée de tous mes sens : je me défendis de revenir à une vie que je dois perdre pour vous, puisque je ne puis la conserver pour vous ; je revis enfin, malgré moi, la lumière ; je me flattais⁶ de sentir que je mourais d'amour, et d'ailleurs j'étais bien aise de n'être plus exposée à voir mon cœur déchiré par la douleur de votre absence. Après ces accidents, j'ai eu beaucoup de différentes indispositions : mais puis-je jamais être sans maux tant que je ne vous verrai pas ? Je les supporte cependant sans murmurer, puisqu'ils viennent de vous. Quoi ? est-ce là la récompense que vous me donnez pour vous avoir si tendement aimé ? Mais il n'importe, je suis résolue à vous adorer toute ma vie, et à ne voir jamais personne, et je vous assure que vous ferez bien aussi de n'aimer personne. Pourriez-vous être content⁷ d'une passion moins ardente que la mienne ? Vous trouverez peut-être plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étais assez belle) mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, et tout le reste n'est rien. Ne remplissez plus vos lettres de choses inutiles, et ne m'écrivez plus de me souvenir de vous. Je ne puis vous oublier, et je n'oublie pas aussi que vous m'avez fait espérer que vous viendriez passer quelque temps avec moi. Hélas ! pourquoi n'y voulez-vous pas passer toute votre vie ? S'il m'était possible de sortir de ce malheureux cloître, je n'attendrais pas en Portugal l'effet de vos promesses : j'irais, sans garder aucune mesure, vous chercher, vous suivre, et vous aimer par tout le monde. Je n'ose me flatter que cela puisse être, je ne veux point nourrir une espérance qui me donnerait assurément quelque plaisir, et je ne veux plus être sensible qu'aux douleurs.

1. Destinée.
2. Trompe en déguisant la réalité.
3. Injustement.
4. Sens fort : ravie, ensorcelée.
5. Évidents, saisissants (au sens premier sensible signifie « qui frappe les sens »).
6. Sens moderne ici.
7. Vous satisfaire.

GUILLERAGUES, *Lettres portugaises*, Première lettre (1669)



Ambrosius Benson,
Sybille persique, xv^e siècle.
Paris, Musée du Louvre.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Le portrait psychologique de l'amant absent : montrez comment il évolue et se métamorphose au fil du texte. Rétablissez-le dans la chronologie de la relation amoureuse.
2. Une passion malheureuse : reconstituez le déroulement des événements passés, tels que la lettre nous les laisse deviner. En quoi consiste exactement la « mauvaise fortune » de Mariane ? Pourquoi écrit-elle à son amant ? Qu'est-ce qui rend sa démarche pathétique ?
3. L'expression de la solitude : quels différents procédés Mariane emploie-t-elle pour suppléer à l'absence de l'amant ? Montrez comment l'emploi

répété des pronoms personnels et leur jeu réciproque essaient de donner corps à des fantômes. À quel état pathologique cette insistance peut-elle faire songer ?

La langue

1. Étudiez de près la ponctuation et son rôle dans le texte. Quels mouvements de l'âme traduisent les multiples interrogations de Mariane ? À quel autre genre littéraire peut-on précisément songer, et pourquoi ?
2. Relevez les figures de rhétorique et les procédés stylistiques qui traduisent l'intensité du sentiment amoureux et de la douleur. Montrez comment les deux sont intimement liés dans le tissu du texte.
3. Établissez, par un classement précis, le champ sémantique* de la passion et celui de la souffrance. Quelles conclusions peut-on en tirer ?

2. LA VOGUE DE LA NOUVELLE : SEGRAIS (1624-1701)

L'AUTEUR

Jean Regnault de Segrais fut longtemps secrétaire de la Grande Mademoiselle (la fille de Gaston d'Orléans, cousine de Louis XIV) ; conseiller de Mme de La Fayette, dont il fut le prête-nom lorsqu'elle publia *Zaïde*, il était entré à l'Académie française en 1662. Son principal mérite réside toutefois dans la vogue qu'il contribua à redonner au genre de la nouvelle. Ce genre, qui avait été en honneur grâce à l'influence espagnole (Cervantes) dans les premières années du siècle, connaissait une longue éclipse quand Segrais entreprit de publier ses *Nouvelles Françaises* (1656). Celui-ci allait ainsi donner une inflexion décisive au genre romanesque moderne, en inventant la « nouvelle galante », qui devait pratiquement chasser le roman de la scène littéraire jusqu'à la fin du siècle.

L'ŒUVRE - ÉTUDE

Nouvelles françaises (1656)

Réunies autour de la princesse Aurélie, six dames racontent chacune une histoire qu'elles présentent comme véritable. À la façon de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre (voir p. 124), le cadre de la conversation sert donc d'introduction à la fiction, présentée comme un récit fait par des amatrices de lectures romanesques. En débattant du meilleur type de roman (roman héroïque au contexte lointain, ou roman plus moderne au décor récent et vraisemblable), elles en viennent à illustrer leurs convictions en racontant des nouvelles très variées.

Adelayde, comtesse de Roussillon, se passe en Provence au Moyen Âge ; *Eugénie, ou la force du destin*, et *Honorine, ou la coquette punie*, se passent dans le Paris contemporain. Le cadre de *Floridon, ou l'amour imprudent*, est l'empire ottoman au début du xvii^e siècle ; celui de *Mathilde, ou l'heureuse reconnaissance*, est la Normandie de Guillaume le Conquérant (x^e siècle) ; enfin, la guerre des Armagnacs et des Bourguignons (épisode de la guerre de Cent ans, au xv^e siècle) constitue la toile de fond d'*Aronde, ou les amants déguisés*. Le sujet central de ces textes est la galanterie, c'est-à-dire les histoires d'amour ; ce sont les mêmes thèmes qui triomphent à l'époque sur les scènes de théâtre (avec Racine, Quinault ou Thomas Corneille).

■ L'honneur et l'amour ■

SEGRAIS
Nouvelles françaises
■ (1656)

Dans *Eugénie, ou la force du destin*, Segrais nous raconte l'histoire d'un jeune prince allemand, *Aremberg*, qui tombe amoureux de la jeune femme de son ami, le comte d'Almont. Déguisé en femme, il entrera au service de celle qu'il aime sous le nom d'Eugénie. Le prenant pour confident, la jeune femme lui révélera qu'elle en aime un autre, le chevalier de Florançal.

Ce passage raconte le coup de foudre du jeune Aremberg à la vue de la femme de son ami, alors même que le mariage est en train de se célébrer.

Il avait toujours été dans cette église ; mais Aremberg ne le vit point, soit qu'il n'eût eu des yeux que pour le premier objet¹ qui l'avait frappé ou qu'Almont ne se fût pas si proche de sa maîtresse², comme ceux qui sont sur le point d'être mariés en continuent pas si âprement³ leur galanterie⁴.
 5 L'étranger était combattu des plus violents sentiments qu'on puisse imaginer. Tantôt, connaissant l'outrage qu'il faisait insensiblement à son ami, il voulait s'en aller. Tantôt, craignant de manquer à l'amitié qu'il lui avait jurée, il voulait lui aller témoigner la part qu'il devait prendre à sa félicité. Et quelquefois, pour sa considération particulière, il voulait s'arracher par violence d'un lieu dont un secret pressentiment l'avertissait sans cesse de se retirer. Mais il n'avait encore rien⁵ aimé et le précipice était si glissant qu'il ne faut pas trouver étrange s'il s'y laissait tomber.

Tant que cette compagnie fut dans l'église, il n'en voulut point repartir. Remarquant exactement tout ce qui se passait en cette cérémonie, il vit que
 15 cette belle personne s'approcha de l'autel avec une modestie qui, mêlant un peu de rouge à la blancheur de son teint, semblait en relever l'éclat et, de cette manière, aiguiser encore les traits qui lui perçaient le cœur. Mais, quoiqu'il n'osât concevoir aucune pensée au désavantage de son ami, s'avançant au travers de la foule, il voulut observer, plus attentivement qu'il

1. Spectacle ; mais le mot s'emploie aussi pour désigner une belle personne, propre à donner de l'amour.

2. Fiancée.

3. Ardemment.

4. Cour.

5. Personne.



Antoine Dieu (1662-1727), *Mariage du duc de Bourgogne et de Marie-Adélaïde de Savoie*. Musée de Versailles.

20 n'avait encore fait jusques alors, de quelle manière elle prononcerait cet⁶ oui qui devait être si fatal à son repos. Il souhaitait quelquefois que ce fût avec une gaieté qui, faisant mourir tout à fait ses espérances, étouffât son amour et aidât à son amitié chancelante malgré toute la raison qui s'efforçait de la soutenir. Mais il ne pouvait aussi quelquefois s'empêcher de sentir naître
 25 quelque consolation en son âme, lorsque, attribuant à quelque tristesse son extrême modestie, il croyait que sa foi peut-être s'engageait sans que son cœur y fit de réflexion.

L'espoir est si charmant qu'on ne peut s'en défendre. Sans que cet étranger souhaitât avoir de l'espérance et sans qu'il eût aucun sujet d'en concevoir de la modeste retenue d'un objet aussi vertueux que charmant, il se laissait flatter à⁷ des opinions bien injustes : il s'imaginait qu'Almont n'avait pas augmenté en grâce et que la comtesse sa femme (car déjà elle l'était devenue et le mot était prononcé) ayant tourné la vue vers un vénérable
 30 vieillard qui paraissait son père, semblait lui avoir reproché son obéissance par un sourire accompagné de quelque tristesse, quand la cérémonie voulut qu'elle lui demandât son consentement avant que de⁸ donner le sien.

Ainsi, après l'avoir suivie jusques au carrosse, mêlé dans toute la troupe, et après s'être tenu sous le portique du temple⁹, tant que ce carrosse qui l'entraîna put être devant ses yeux, il se retira à son logis, aussi tourmenté que
 40 peut-être jamais personne l'ait été par une passion invincible.

Sous prétexte de sa lassitude, il se mit au lit, quoiqu'il ne fût pas encore midi. Mais il n'avait garde d'y trouver le repos qu'il cherchait. Il avait de l'honneur autant qu'homme du monde. Il aimait son ami comme lui-même. Mais il n'avait jamais rien vu de plus beau que cette femme et il se sentait
 45 tellement destiné pour l'aimer que, n'osant s'y résoudre et ne pouvant en même temps s'en empêcher, il faisait en lui-même les plus tristes plaintes que jamais la douleur ait fait faire à personne.

6. On dit aujourd'hui « ce oui ».

7. Il s'abandonnait à des opinions flatteuses.

8. Avant de.

9. Église.

SEGRAIS, *Nouvelles françaises*, « Eugénie, ou la force du destin » (1656)

LECTURE MÉTHODIQUE

Au fil du texte

Le coup de foudre et ses conséquences immédiates (lignes 1-12).

1. Comment l'auteur souligne-t-il l'impact de la rencontre amoureuse sur le personnage d'Aremberg ?
2. Quels termes sont employés pour décrire son état ? Quelle métaphore* est utilisée pour décrire la fatalité du sentiment amoureux ?
3. Montrez comment le débat intérieur est souligné concrètement dans le texte. Quels sentiments tiraillent de part et d'autre l'esprit et le cœur du héros ? Quelle solution envisagée ne retient-il finalement pas ? Que peut-on en conclure ?

La scène du point de vue exclusif d'Aremberg (lignes 13-36).

1. Que voit-on de la cérémonie ? En quoi le choix des détails retenus est-il significatif de l'état d'esprit d'Aremberg ?
2. Comment passe-t-on du portrait de la mariée à l'analyse de son comportement ? Par quels procédés

Segrais parvient-il à lier le déroulement de la cérémonie à la psychologie de son personnage ?

3. En quoi consiste l'espoir d'Aremberg ? Quels éléments sont-ils retenus pour le favoriser ? Commentez le choix des verbes employés. Quelles expressions soulignent qu'Aremberg n'est plus maître de ses pensées ?
4. Que nous indique la parenthèse ? À quoi voit-on ici que le romanesque l'emporte sur le caractère réaliste du récit ?

Le débat de conscience (lignes 36-47).

1. Quelles figures de rhétorique révèlent le caractère violent du coup de foudre ? À quelle esthétique vous font-elles songer ? Montrez que le débat de conscience réapparaît avec une grande acuité. Comment Segrais met-il en évidence le caractère inextricable de ce débat ?
2. Quelles valeurs s'affrontent dans ce passage ? Appartiennent-elles au même registre et peut-on les mettre sur le même plan ? En définitive, quel terme contient et résume la situation fatale dans laquelle se trouve plongé Aremberg ?

3. L'ÉPANOUISSEMENT D'UN « NOUVEAU » ROMAN : MME DE LA FAYETTE (1634-1693)

L'AUTEUR

Le brillant d'une femme du monde

Née à Paris en 1634, Marie-Madeleine Pioche de La Vergne est de petite noblesse ; mais une éducation soignée, jointe à sa beauté et à un esprit brillant, lui donne rapidement accès aux salons. Amie de l'érudit Ménage et cousine de Mme de Sévigné, elle fréquente la Cour dont elle consignera les intrigues avec finesse dans son *Histoire de Madame Henriette d'Angleterre*.

Vite revenue à Paris après avoir séjourné un temps en Auvergne auprès de son mari, le comte de La Fayette, elle se lie d'amitié avec La Rochefoucauld, fait connaissance de Huet et de Segrais ; c'est sans doute sous leur impulsion qu'elle se met alors à écrire.

Un écrivain discret

Mais, en tant que femme noble, elle refuse le nom d'écrivain : ses œuvres paraîtront sans nom d'auteur, ou sous le nom de ses amis (Segrais pour *Zaïde*). La collaboration de ses amis à l'écriture de ses romans est d'ailleurs attestée. Prise malgré elle dans les remous d'une querelle après la publication de *La Princesse de Clèves*, elle cesse de publier ses écrits, chronique de la Cour ou nouvelle historique (*La Comtesse de Tende* sera publiée seulement en 1726). Renouant avec la ferveur religieuse dans ses dernières années, elle s'éteint le 25 mai 1693.

L'ŒUVRE - ÉTUDE

La Princesse de Clèves (1678)

La Princesse de Clèves est le chef-d'œuvre de Mme de La Fayette. Publié sans nom d'auteur, le livre connut dès sa sortie un vif succès et suscita en même temps une vive querelle, car l'auteur mettait en scène des figures authentiques de l'histoire récente.

Roman bref, en quatre parties, *La Princesse de Clèves* raconte l'amour impossible d'une jeune femme mariée et fidèle pour un gentilhomme, à l'époque du roi Henri II (1547-1559).

Première partie. Mlle de Chartres, présentée à la Cour, séduit tout le monde par sa beauté. Demandée en mariage par le prince de Clèves, tombé amoureux d'elle, elle l'épouse. Mais seule l'« estime » (« Carte de Tendre » voir p. 227) la lie à son mari, alors qu'une véritable « inclination » la pousse vers le séduisant duc de Nemours, rencontré à l'occasion d'un bal.

Deuxième partie. Retirée un temps à Coulommiers, la princesse revient à Paris, espérant pouvoir maîtriser la passion qui l'envahit peu à peu. Mais elle ne parvient à masquer ses sentiments au duc, qui lui dérobe un portrait d'elle. Elle souffre même de jalousie à l'occasion d'une lettre galante du duc qui lui vient sous les yeux.

Troisième partie. Elle préfère enfin s'écarter du monde de la Cour : intrigué par cette retraite qui n'a pas de raison apparente, M. de Clèves, qui l'a rejoint à Coulommiers, la presse de questions. Elle lui fait alors l'aveu de sa passion. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que Nemours, caché non loin de là, a tout entendu. Alors qu'elle n'a pas dit le nom de celui qu'elle aime, son mari parvient à l'identifier, car Nemours lui-même raconte (sans donner de noms) cette intrigue amoureuse dont on se met à parler à la Cour. Les trois personnages sont alors torturés par les soupçons et la jalousie.

Quatrième partie. Nemours qui a suivi la princesse à Coulommiers est dénoncé au prince par un espion. Se croyant trahi, Clèves meurt de chagrin, non sans avoir fait de tragiques adieux à sa femme, qu'il aime toujours. Mme de Clèves, que Nemours presse toujours, finit par lui avouer sa passion ; mais elle refuse de l'épouser, et se retire dans une maison religieuse.

■ Un aveu sans précédent ■

MME DE LA FAYETTE
La Princesse de Clèves
(1678)

La passion a saisi la princesse ; elle décide donc de fuir, pour ne plus être torturée par la vue de celui qu'elle aime. Cette brusque retraite incite M. de Clèves à interroger sa femme. Elle va donc lui avouer la teneur de ses sentiments.

— Eh bien, monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari ; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse et je ne craindrais pas d'en laisser paraître si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour ou si j'avais encore Mme de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié¹ et plus d'estime pour un mari que l'on en a jamais eu ; conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore, si vous pouvez.

M. de Clèves était demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il jeta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses genoux le visage couvert de larmes et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant :

— Ayez pitié de moi vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne ; et pardonnez si, dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas, comme je dois, à un procédé² comme le vôtre. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde ; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais été. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue ; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre : elle dure encore ; je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte ? Depuis quand vous plaît-il ? Qu'a-t-il fait pour vous plaire ? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché par la pensée qu'il était incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire. J'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant³ ;

1. Affection profonde.

2. Démarche suivie (ici : l'aveu).

3. Celui qui courtise, qui adore.

Tapisserie du xv^e siècle,
David et Bethsabée.
Musée d'Écouen.



mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le
vôtre. Il est trop noble pour ne me pas donner une sûreté entière ; il me
35 console même comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous
avez pour moi sont d'un prix infini : vous m'estimez assez pour croire que
je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai
pas et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la
plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari.
40 Mais, madame, achevez et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter.
– Je vous supplie de ne me le point demander, répondit-elle ; je suis
résolue de ne vous le pas dire et je crois que la prudence ne veut pas que
je vous le nomme.
– Ne craignez point, madame, reprit M. de Clèves, je connais trop le
45 monde pour ignorer que la considération d'un mari n'empêche pas que l'on
ne soit amoureux de sa femme. On doit haïr ceux qui le sont et non pas s'en
plaindre ; et encore une fois, madame, je vous conjure de m'apprendre ce
que j'ai envie de savoir.

– Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle ; j'ai de la force pour
50 taire ce que je crois ne pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été
par faiblesse, et il faut plus de courage pour avouer cette vérité que pour
entreprendre de la cacher.

M. de Nemours ne perdait pas une parole de cette conversation ; et ce
que venait de dire Mme de Clèves ne lui donnait guère moins de jalousie qu'à
55 son mari. Il était si éperdument amoureux d'elle qu'il croyait que tout le
monde avait les mêmes sentiments. Il était véritable aussi qu'il avait plusieurs
rivaux ; mais il s'en imaginait encore davantage, et son esprit s'égarait à
chercher celui dont Mme de Clèves voulait parler. Il avait cru bien des fois
qu'il ne lui était pas désagréable et il avait fait ce jugement sur des choses qui
60 lui parurent si légères dans ce moment qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné
une passion qui devait être bien violente pour avoir recours à un remède si
extraordinaire. Il était si transporté qu'il ne savait quasi ce qu'il voyait, et il ne
pouvait pardonner à M. de Clèves de ne pas assez presser sa femme de lui
dire ce nom qu'elle lui cachait.

MME DE LA FAYETTE, *La Princesse de Clèves*, Troisième partie (1678)

■ POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Rédigez l'une des parties de ce commentaire composé en vous inspirant du plan sommaire qui suit.

1. Une mise en scène théâtrale.

- Relevez tous les éléments qui, dans le texte, indiquent un véritable jeu d'acteur. Comment pourrait-on jouer cette scène ?
- Relevez les termes qui indiquent un langage des gestes. Était-ce important au xv^e siècle ?
- À quel type de situation théâtrale avons-nous affaire ici ?

2. Le désespoir amoureux.

- En quoi la situation de Mme de Clèves est-elle désespérée ? Qu'est-ce qui le dénote dans ses propos ? Quel vocabulaire utilise-t-elle pour décrire les sentiments qui l'unissent à son mari ?
- Étudiez l'antithèse des termes « force » et « fai-

blesse » dans la bouche de Mme de Clèves. Comment les deux sont-elles présentes ici ?

- L'attitude de M. de Clèves : quels sentiments se mêlent en lui ? Relevez les termes qui indiquent son désespoir. En quoi sa conduite est-elle extraordinaire ?

- Quel écho de tous ces sentiments trouve-t-on du côté de Nemours ? Est-il vraiment lucide, ou non ?

3. La triple histoire d'un amour.

- Montrez comment chacun des personnages, à son tour, fait le point sur l'évolution de ses sentiments et sur l'histoire de son amour. En quoi la situation, à cet égard, semble-t-elle être parvenue au point de non-retour ?

- Quelles sont les différentes métamorphoses que subit le sentiment amoureux dans l'interaction de ces trois personnages ? Qui en appelle à la pitié ? Qui trahit de la jalousie ? Qui est au comble de l'émotion amoureuse ?

■ Voir sans être vu ■

MME DE LA FAYETTE
La Princesse de Clèves
■ (1678)

Dans la quatrième partie, la princesse a résolu de se retirer à la campagne, pour chercher le repos. Mais Nemours la suit à son insu, et l'épée alors qu'elle se laisse aller à sa rêverie solitaire. Une nouvelle fois, la dimension théâtrale du roman apparaît ici, dans toute la force évocatrice de cette scène.

Sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était Mme de Clèves. Il vit beaucoup de lumières dans le cabinet ; toutes les fenêtres en étaient ouvertes et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il



Titien, *Femme à sa toilette*. Paris, Musée du Louvre.

5 se rangea derrière une des fenêtres, qui servaient de porte, pour voir ce que faisait Mme de Clèves. Il vit qu'elle était seule ; mais il la vit d'une si admirable beauté qu'à peine fut-il maître du transport¹ que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien, sur sa tête et sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans ; elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'étaient des mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi. Il vit qu'elle en faisait des nœuds à une canne des Indes, fort extraordinaire, qu'il avait portée quelque temps et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui Mme de Clèves l'avait prise sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à M. de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur que répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla, proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de M. de Nemours ; elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

30 On ne peut exprimer ce que sentit M. de Nemours dans ce moment. Voir au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adorait, la voir sans qu'elle sût qu'il la voyait, et la voir tout occupée de choses qui avaient du rapport à lui et à la passion qu'elle lui cachait, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre amant.

35 Ce prince était aussi tellement hors de lui-même qu'il demeurait immobile à regarder Mme de Clèves, sans songer que les moments lui étaient précieux. Quand il fut un peu remis, il pensa qu'il devait attendre à lui parler qu'elle allât dans le jardin ; il crut qu'il le pourrait faire avec plus de sûreté, parce qu'elle serait plus éloignée de ses femmes ; mais, voyant qu'elle demeurait dans le cabinet, il prit la résolution d'y entrer. Quand il voulut 40 l'exécuter, quel trouble n'eut-il point ! Quelle crainte de lui déplaire ! Quelle peur de faire changer ce visage où il y avait tant de douceur et de le voir devenir plein de sévérité et de colère !

45 Il trouva qu'il y avait eu de la folie, non pas à venir voir Mme de Clèves sans en être vu, mais à penser de s'en faire voir ; il vit tout ce qu'il n'avait point encore envisagé. Il lui parut de l'extravagance dans sa hardiesse de venir surprendre, au milieu de la nuit, une personne à qui il n'avait encore jamais parlé de son amour. Il pensa qu'il ne devait pas prétendre qu'elle le voulait écouter, et qu'elle aurait une juste colère du péril où il l'exposait par les accidents qui pouvaient arriver. Tout son courage l'abandonna, et il fut prêt 50 plusieurs fois à prendre la résolution de s'en retourner sans se faire voir. Poussé néanmoins par le désir de lui parler, et rassuré par les espérances que lui donnait tout ce qu'il avait vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble qu'une écharpe qu'il avait s'embarrassa dans la fenêtre, en sorte qu'il fit du bruit. Mme de Clèves tourna la tête, et, soit qu'elle eût l'esprit rempli de 55 ce prince, ou qu'il fût dans un lieu où la lumière donnait assez² pour qu'elle le pût distinguer, elle crut le reconnaître et sans balancer³ ni se retourner du côté où il était, elle entra dans le lieu où étaient ses femmes. Elle y entra avec tant de trouble qu'elle fut contrainte, pour le cacher, de dire qu'elle se trouvait mal ; et elle le dit aussi pour occuper tous ses gens et pour donner 60 le temps à M. de Nemours de se retirer.

MME DE LA FAYETTE, *La Princesse de Clèves*, Quatrième partie (1678)

1. Mouvement violent de l'âme.
2. Était suffisante.
3. Hésiter.

■ POUR UNE LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

Voir sans être vu.

1. Comment se découpe l'espace ici ? Qu'est-ce qui l'indique ? Dans quelle situation se trouve le lecteur par rapport à ce spectacle ?
2. Qu'y a-t-il de paradoxal dans cette situation par rapport à la thématique traditionnelle du regard amoureux ? En quoi cela témoigne-t-il de l'impossibilité de l'amour que s'efforce de renforcer Mme de Clèves ?

Une scène silencieuse.

1. Relevez tout ce qui indique que cette scène est un véritable ballet sans musique et sans voix. Quel sens cela prend-il dans un univers où la conversation domine les relations mondaines ?
2. En quoi la passion rejoint-elle ici l'indicible ? Qu'est-ce que cela signifie par rapport à l'ensemble de l'intrigue, où le dialogue a une grande importance ?

3. En quoi est-ce significatif que ce soit un « bruit » qui interrompe cette vision ? Quel effet provoque-t-il chez la jeune femme ? Comment peut-on comprendre sa réaction ?

Remarques de langue

1. Relevez méthodiquement les verbes qui dénotent une action et ceux qui dénotent un état. Quelle tension cela crée-t-il entre les deux personnages en présence ? Y a-t-il vraiment mouvement et action ici ? Quel usage Mme de La Fayette fait-elle des verbes ?
2. Montrez en quoi et pourquoi le champ sémantique* de la vision domine ici.
3. Quels termes dénotent la volonté ? Quels sont ceux qui dénotent la crainte ? Quel contraste forment-ils ?
4. Relevez les termes qui soulignent ce que cette situation a d'exceptionnel, et ce que ces sentiments ont de passionnel.
5. Analysez le temps des verbes ; quel effet produisent-ils ?

■ REGARD SUR LA PRINCESSE DE CLÈVES

■ UN SUCCÈS DE SCANDALE

La Princesse de Clèves a fait scandale en son temps, notamment la scène de l'aveu de sa passion que fait la princesse à son époux. On a longuement débattu de la moralité de l'histoire et de la valeur du contexte historique : il s'agit en effet de personnages qui évoluent dans un milieu qui a existé, avec ses intrigues et ses passions, la cour des Valois, vers 1558-1559. La mort du Roi Henri II (tué lors d'un tournoi en 1559) est même évoquée. Seule l'histoire d'amour est inventée de toutes pièces.

■ LE LANGAGE DE LA PASSION

La nouveauté tient surtout à la grande sobriété du style : héritière du langage précieux, dont elle connaît toutes les finesses, Mme de La Fayette a su, comme Racine l'a fait au théâtre, en faire ressortir toute la force en atténuant tous les excès. C'est une forme épurée de la psychologie amoureuse qu'elle offre là.

■ LA SIMPLICITÉ DE L'INTRIGUE

L'auteur rompt en partie avec la tradition galante du roman, en centrant son intrigue sur une histoire simple. Mais elle sacrifie tout de même à la tradition des nouvelles insérées (on en trouve quatre, très brèves, dans l'ensemble du roman : histoire de Diane de Poitiers, amour de M. de Sancerre et de Mlle de Tournon, histoire d'Anne Boleyn et histoire du vidame de Chartres).

■ Mots-clés ■

Amant. Désigne celui qui courtise une femme, sans en être forcément aimé en retour.

Amitié. Sentiment de tendresse et d'affection profonde que l'on a pour quelqu'un ; ce peut être l'amour filial, l'affection que se portent des parents ; l'« honnête amitié » était un idéal d'amour partagé selon le code des précieux.

Charmer. Sens très fort au XVII^e siècle : signifie véritablement l'effet d'un charme magique, d'un ensorcellement.

Inclination. Sentiment violent que l'on éprouve pour quelqu'un. C'est ce que nous appellerions aujourd'hui le « coup de foudre ». Dans la Carte de Tendre (voir p. 227), c'est la voie la plus rapide pour accéder à l'amour, par opposition avec « estime » et avec « reconnaissance » ; c'est par excellence le sentiment que l'on ne maîtrise pas.

Inquiétude. Au sens fort, d'absence de repos psychologique ; elle est la marque d'un trouble profond, d'une agitation affective, sentimentale et morale.

Trouble. Au XVII^e siècle, le mot a le sens très fort d'émotion violente, voire de folie passionnelle ; selon la psychologie du temps, il se traduit généralement par des effets physiques (rougeur, pâleur, frissons, etc.).

■ Citations ■

MME DE LA FAYETTE

• *Le monde idéal de la cour des Valois :*
« Jamais cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits ; et il semblait que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes. » (*La Princesse de Clèves*, I)

• *Les premiers regards :*

Première rencontre entre Clèves et Mlle de Chartres : « Il fut tellement surpris de sa beauté qu'il ne put cacher sa surprise ; et Mlle de Chartres ne put s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avait donné. » (*La Princesse de Clèves*, I)

Première rencontre de la princesse et de M. de Nemours : « Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours [...]. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surpris de le voir quand on ne l'avait jamais vu [...] ; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans un grand étonnement. » (*La Princesse de Clèves*, I)

• *Les tourments de la passion :*

« L'inclination qu'elle avait pour ce prince lui donnait un trouble dont elle n'était pas maîtresse. Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. » (*La Princesse de Clèves*, II)

« Veux-je manquer à M. de Clèves ? Veux-je me manquer à moi-même ? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. » (*La Princesse de Clèves*, III)

« Eh bien, Monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari ; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. » (*La Princesse de Clèves*, III)

• *La jalousie :*

« Je suis plus malheureux que je ne l'ai cru et je suis le plus malheureux de tous les hommes. Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse et je vous en vois aimer un autre. » (*La Princesse de Clèves*, IV)

• *La recherche du repos :*

« Mais quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrais

jamais mes scrupules et je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. » (*La Princesse de Clèves*, IV)

■ Éditions et Études ■

GULLERAGUES : *Les Lettres portugaises*, par Bernard Bray et Isabelle Landy, Garnier-Flammarion 1983 (n° 379).

SEGRAIS : *Nouvelles françaises*, par Roger Guichemerre, S.T.F.M., Paris, 1990.

LA FAYETTE : *La Princesse de Clèves*, dans *Romans et nouvelles de Mme de La Fayette*, par Alain Niderst, Classiques Garnier, 1989.

Études

Maurice Lever : *Le Roman français au XVII^e siècle*, P.U.F., 1981.

Frédéric Deloffre : *La Nouvelle en France à l'âge classique*, Didier, 1967.

Bernard Pingaud : *Mme de La Fayette par elle-même*, Seuil, 1965 (« Écrivains de toujours »).

Roger Francillon : *L'Œuvre romanesque de Mme de La Fayette*, Corti, 1973.

Roger Duchêne : *Mme de Lafayette*, Fayard, 1988.

Regards sur l'homme

